

# Moto Pépère

Jean-Christophe Burneau

Lorsque je me jetai sous l'abri-bus, je ressentis un grand soulagement. Je restai quelques dizaines de secondes, immobile, m'égouttant sur le sol en songeant qu'en fait, quelques minutes de plus ou de moins n'auraient rien changé à ma situation. Il me fallut encore quelques instants avant de m'apercevoir que deux femmes, une jeune et une moins jeune, peut-être sa mère ou sa grande soeur, se tenaient déjà là, légèrement amusées mais aussi vaguement effrayées par mon arrivée. Je les saluai d'un signe de la tête et me détournai pour estimer si la pluie allait durer ou non. Il se mettait à grêler et je jugeai que ce n'était pas prêt à se calmer. Je retirai péniblement mes gants de mes doigts insensibles, ôtai mes lunettes de soleil, dérisoire accessoire qui, me semblait-il parachevait le ridicule de mon arrivée, pour enfin dégrafer mon casque. Alors que je soufflais sur mes doigts, elles reprirent la discussion que j'avais dû interrompre. La pluie ne cessait pas et les gouttes étaient si lourdes, si violentes qu'elles rebondissaient et éclaboussaient mon matériel que j'avais posé sur le banc au fond de l'abri. Je n'avais rien de sec pour éponger. De nombreuses minutes s'écoulèrent. Je tentais distraitement de faire circuler le sang dans mes doigts, incapable de la moindre pensée, regardant les trombes se déverser et saturer les grilles des caniveaux. Deux motards allèrent occuper l'abri d'en face, avec l'intelligence d'y protéger leurs machines. Je jetai un regard sur la mienne, qui subissait les assauts de l'eau, mais n'eus pas le courage d'effectuer la manoeuvre qui l'aurait abritée.

Je me tournai vers mes voisines d'infortune -elles n'attendaient pas le bus, elles s'étaient protégées elles aussi, comme je l'avais appris en entendant une conversation téléphonique- et leur demandai où je pourrais prendre de l'essence. Elles m'indiquèrent le chemin de deux grandes surfaces. Il faut dire que si la providence avait mis un toit au-dessus de ma tête, c'est parce que je cherchais du carburant et que j'avais quitté la nationale pour suivre un panneau Carrefour, me retrouvant instantanément en ville.

J'osai une sortie sous les trombes pour aller reculer la moto, car la flaque était désormais si grande sur la chaussée que les véhicules l'aspergeaient en passant. Plus tard, je fis une deuxième percée pour aller chercher ma combinaison (de pluie !). Je l'enfilai à grand peine par dessus ma tenue détrempée, pitoyable vengeance devant les éléments déchaînés, mes doigts gourds incapables de tenir quoi que ce soit. Lorsque j'eus fini de me harnacher, les grêlons avaient cédé la place à une pluie drue, intense, continue qui au fil des minutes s'éclaircit pour devenir bruine sous un timide rayon de soleil.

Je saluai mes compagnes et, courageusement, enfourchai ma moto en appuyant sur le démarreur, cherchant distraitement à donner de moi l'image de l'Homme qui part affronter les éléments pour rejoindre son destin. Je commençai par franchir fort inélegamment le lac immense devant moi, les jambes repliées en arrière tel un canard, puis m'élançai d'un prudent coup de gaz pour suivre leurs instructions.

Les pompes de la première grande surface étaient coupées. Elles avaient certainement disjoncté durant l'orage. Je maudis ce putain de destin, me posai fugacement la question de son rôle dans ce qui m'arrivait, du rôle de ce qui m'arrivait dans mon destin, avant de tenter de mettre en corrélation le trajet que j'avais parcouru et leurs explications pour atteindre l'autre grande surface, fournies depuis un endroit où je ne me trouvais plus... Dans mes gants imbibés d'eau, mes doigts étaient complètement blancs, symptômes classiques chez moi d'une mauvaise circulation du sang. Je finis par redémarrer et revenir sur mes pas, traversant les mêmes nappes phréatiques avec, cette fois, les jambes vers l'avant. Je parvins enfin à la station ouverte, qui au moins me protégea de la pluie qui avait repris. Je ne sentais plus rien et mis longtemps à faire le plein.

-oOo-

Je me maudissais de n'avoir pas pris d'essence au Mans, avant le départ, ne me laissant que 150 kilomètres d'autonomie. Que j'avais certainement consommés encore plus vite dans les conditions où j'avais roulé. Les kilomètres de bouchons de motos sur la voie rapide, au milieu desquels étaient englués les automobilistes qui n'avaient pas prévu la fin de la course lorsqu'ils avaient calculé leur parcours. Puis, à la sortie du bouchon, sur la nationale, la horde de machines qui s'élançaient à l'assaut du bitume comme autant de diables enragés, sous les applaudissements des spectateurs venus profiter du spectacle de ce jaillissement brutal, violent, d'aciers et de chairs déchaînés dans des hurlements stridents. Plus loin, les badauds profitaient d'un flux ininterrompu d'engins lancés à très grande vitesse, essaim de mécaniques au sein duquel chaque pilote, en permanence, changeait de place au gré de ses envies, après un rapide coup d'oeil pour avertir ses voisins directs de sa manoeuvre. Plus loin encore, quelques enfants demandent juste un geste de la main ou un coup de klaxon. Le jet de bruit et de fureur s'est transformé en un ruban dont la forme s'est stabilisée, l'adrénaline a cessé de gicler, le trajet a commencé, encore à vive allure mais plus à la vitesse maximale de chaque engin. La maréchaussée a posté de loin en loin des équipes aux premières loges du défilé, peut-être pour estimer le montant des PV que pouvait représenter cette foule compacte encore en grand excès de vitesse.

A mesure des intersections, les chemins se séparaient et le ruban devint fil, puis filet, pour se disloquer en groupes de quelques motards qui, instinctivement, ne se sentant plus protégés par la masse de leurs congénères, diminuèrent sans concertation leur vitesse. Les plus rapides s'éloignèrent, les plus lents formèrent leurs groupes. Je finis par rouler seul, pas mécontent de m'être débarrassé par une violente pointe de vitesse de trois Ducatti qui m'avaient trop longtemps pollué l'espace vital. La chaussée était parfois mouillée d'une pluie récente, mais je ne voulais pas m'arrêter tout de suite pour m'équiper pluie. Comme le temps devenait vraiment menaçant, je décidai de me harnacher au moment où je ferai le plein. La première station que je croisai était saturée de motards. Il devait y en avoir pour une ou deux heures d'attente. Je choisis de tenter la suivante.

Las, il n'y eut pas de station suivante avant que la pluie se mette à tomber. Mouillé pour mouillé, je choisis de pousser jusqu'à Orléans, où je serai certain de trouver un hypermarché. Quelques dizaines de kilomètres plus loin, le froid commençait à me saisir lorsqu'un panneau Carrefour m'invita à quitter la nationale pour entrer en ville. La pluie avait forci et rendait la rue impraticable. J'étais totalement seul, la ville était déserte. C'est trop tard que je songeai que l'abri-bus aurait fait un havre idéal et je poursuivis en guettant le suivant.

-oOo-

Lorsque j'eus enfin réussi à faire le plein, rassuré par 250 kilomètres d'autonomie, débuta la cruelle opération de remettre des gants mouillés à mes doigts inertes. Puis il fallut pousser le démarreur et partir une nouvelle fois sous la pluie pour tenter de retrouver la nationale et reprendre le trajet interrompu.

Sur la quatre-voies, des gerbes jaillissaient par-dessus le mur de séparation lorsque les véhicules qui arrivaient en face franchissaient les lacs qui s'étaient formés dans les déclivités de la chaussée et un de ces tsunamis vint me heurter par bâbord sans parvenir à me déséquilibrer. Je ne réfléchissais plus, je ne sentais plus rien, je ne voulais que m'éloigner au plus vite de cet endroit et de cet instant, accélérant à la limite de ce que mon cœur et mes couilles pouvaient accepter, le cerveau en rideau, juste occupé à anticiper les dangers de la chaussée et de ses usagers. J'avais totalement perdu la notion du temps et de la distance, je me contentais de suivre le rail de sécurité, lorsque la pluie diminua, puis cessa rapidement. J'étais sorti du nuage et devant moi le soleil brillait.

Bien que congelé par le vent mais protégé par ma combinaison, je savourai durant les kilomètres suivants la lumière du soleil tout en profitant d'une chaussée enfin sèche pour augmenter à nouveau ma vitesse. Lorsque je sortis de ma catatonie, je décidai d'ôter la combinaison pour tenter de sécher ma tenue, plutôt que de macérer durant tout le trajet. Drôle d'idée. L'aire que je choisis était au centre d'une plaine plate comme la main et, une fois la combi retirée, le vent traversa mes vêtements mouillés. Je tentai d'uriner sur mes mains inertes pour les réchauffer, sans constater aucune amélioration. Ce n'est qu'après les avoir essuyées que je pensai à les réchauffer sur mes pots d'échappement... Mes cigarettes étaient mouillées et, surtout, mon briquet s'était noyé. J'en trouvai un autre, trop faible dans le vent qui traversait la plaine. J'aurais pleuré de frustration, mais finis par réussir à allumer une clope. J'en fumai plusieurs à la chaîne, pour ne pas avoir à recommencer l'expérience.

Puisqu'il m'était de toute façon impossible de me changer ou de me réchauffer, il fallut bien reprendre la route. Je compris très vite l'erreur que j'avais commise. Certes, mes vêtements allaient sécher, mais j'étais la proie directe du vent de ma course et très vite je me crispai non pour piloter, mais pour résister aux tremblements. J'en avais marre de m'arrêter, marre de m'équiper ou de me déséquiper, marre de ne pas avancer, et je décidai de poursuivre, transformant un début de colère en vitesse qui elle-même devenait froid. Je cherchais un routier, un relais, un troquet, n'importe quel endroit où j'aurais pu me réchauffer, mais tout était fermé et je continuai mon chemin.

En arrivant sur Troyes, le temps devint à nouveau menaçant. Mes vêtements s'étaient essorés, bien qu'il reste quelques litres dans mes bottes ou mes gants, et je ne voulais pas courir le risque d'être à nouveau trempé. Je décidai donc de stopper à nouveau pour... me rééquiper. J'en profitai pour prévenir que l'heure d'arrivée que j'avais prévue ne serait pas tenue, mon corps tremblant tellement que je limitai le texte du message aux stricts caractères minimum. Lorsque je m'appuyai sur le cale-pied pour refermer mes bottes, la moto, mal calée, hésita une seconde et commença à basculer vers moi. Un pied hors de la botte, je tentai de la retenir et durant ma lutte contre la gravité, contre les lois de la physique, je faillis baisser les bras, tout lâcher, en me demandant si l'enchaînement d'emmerdements cesserait ainsi. Je parvins tout de même à reposer l'engin sur sa béquille, finis de m'habiller, enfilai une fois encore mes gants trempés et repartis. Le reste du trajet fut plus classique -les nuages restèrent menaçants mais ne se défoulèrent pas.

Lorsque je parvins sur le dernier tronçon de voie rapide, que j'ai déjà parcouru des centaines de fois, je ressentis de façon ambiguë à la fois le soulagement de me trouver en terrain connu, et l'abattement de la centaine de kilomètres qui me restaient, morne traversée d'une Meuse sans aucun attrait. Je décidai de jouer avec le destin et de parcourir cette fin de trajet aussi vite que possible. Gelé pour gelé, autant faire durer au minimum... Misant sur l'absence de contrôle aux jumelles la nuit, et même sur l'absence de radar mobile, je mis donc la poignée dans le coin absolu, dépassant quelques véhicules tel un obus, concentrant mon esprit sur la négociation des courbes, sur les trajectoires et les points de corde qui, à cette vitesse, faisaient ressembler l'autoroute à la piste du Grand Prix que j'avais quittée peu de temps –trop longtemps– auparavant. Le froid n'était plus mon ennemi, je n'avais pas le temps d'y songer et l'adrénaline qui avait à nouveau envahi mon corps me faisait crier « Wazaaaaaah » dans ma tête à chaque courbe franchie. Je ne coupai qu'à l'arrivée sur la dernière zone limitée à 110 km/h, sottement impressionné par le souvenir de mon tout premier PV pour excès de vitesse précisément à cet endroit, et entrai en ville aux vitesses autorisées, motard pépère de retour d'un week-end moto exaltant...